

Source inépuisable d'améliorations en agriculture.

Tant vaut l'homme,
Tant vaut la terre.

Adoucir les labours des classes agricoles, augmenter leur bien-être et perfectionner leurs produits, voilà la question éminemment sociale et traitée depuis un demi-siècle dans les livres, les journaux, les comices, les instituts, les congrès; elle occupe à la fois les pensées du simple cultivateur, les recherches du savant, les méditations de l'homme d'Etat et elle se pose dans le conseil des ministres à côté des questions gouvernementales de premier ordre. Cent fois étudiée et discutée, elle reparait avec le prestige et l'intérêt d'une question neuve, et après mille solutions trouvées, elle appelle toujours une solution nouvelle.

Les agronomes ont dit : La routine étouffe l'agriculture; brisons avec la routine, tentons des essais, propageons les inventions, introduisons les procédés étrangers, et plaçons notre agriculture nationale sur la grande voie du progrès.

C'est une solution.

Ils ont dit aussi : La source de la richesse agricole n'est plus un mystère : Multipliez les bestiaux dans la ferme, par les bestiaux les engrais, et par les engrais les récoltes.

C'est une autre solution.

Ils ont dit encore : Le laboureur cultive mal parce qu'il est pauvre, et il est pauvre parce qu'il cultive mal; dégageons-le de cette double étreinte qui l'enserme, et invitons les capitaux à venir en aide au travail agricole. Cette pluie d'or tombant sur les champs avec les sueurs du laboureur, élèvera la fécondité du sol à sa plus haute puissance.

C'est une troisième solution; et, nous le répétons, les agronomes en ont trouvé mille.

Ces conseils, donnés et suivis; ces moyens, indiqués et pris, ont produit d'incontestables améliorations. Cependant nous sommes forcés de reconnaître que le malaise et la souffrance grandissent chaque jour au sein de la petite et de la grande culture.

Nous invitons donc les agronomes à rechercher les causes de ce résultat anormal qui déconcerte leurs prévisions, et nous les prions de placer au point de départ de leurs investigations la remarque suivante :

Jusqu'ici les zélés du progrès n'ont perfectionné que le matériel de la ferme, les engrais, les instruments, les bestiaux, les produits. Dans les pompeux programmes et les brillants comptes-rendus de leurs solennités agricoles, que voyons-nous? Des bœufs couronnés, des charrues décorées, des fumiers médaillés, des ray-gras diplômés; mais la charrue, le fumier, ray-gras et le bétail ne constituent pas toute la ferme.

Dans la ferme, il y a, avant tout et au-dessus de tout, un grand instrument moral et intelligent qui fait valoir tous les autres : c'est le nombreux personnel de l'exploitation, le maître, sa femme, ses enfants, ses domestiques, ses journaliers, les trente ou quarante ouvriers, d'état divers, et les trente autres boutiquiers et fournisseurs qui, tous, travaillent dans la ferme ou pour la ferme

commercent avec la ferme et vivent par la ferme.

Or, il est évident que la source principale et permanente de l'aisance dans les campagnes découle de l'économie, de la sobriété, de l'activité, de la moralité de ce personnel dont se compose à peu près toute la commune rurale. Si donc vous voulez sérieusement améliorer l'agriculture, commencez par améliorer le premier instrument de sa prospérité, le population agricole, en lui inspirant des goûts simples, des idées d'ordre, une délicate probité, l'estime de sa position, le respect de l'autorité et l'amour de Dieu, base et sanction de tous les devoirs.

Eh bien ! ardents apôtres du perfectionnement, jusqu'à présent qu'avez-vous fait pour les mœurs et pour les sentiments religieux des campagnes? Qu'avez-vous tenté contre les vices et les excès qui les énervent et les appauvrissent? Qu'avez-vous entrepris pour les défendre de patronage des petits prêteurs d'argent et des brocanteurs d'affaires qui les pervertissent, les exploitent et les ruinent? — Rien ou presque rien.

De plus, délaissant la culture morale du personnel de la ferme pour ne vous préoccuper que de la beauté du bétail et du fini des instruments, vous déplacez le principe même de la richesse agricole. Nos pères disaient, et nous disons encore dans notre Beauce : *TANT VAUT L'HOMME, TANT VAUT LA TERRE*. Voilà un adage aussi noble que vrai, parce qu'il fait descendre de l'intelligence et du cœur du Roi de la création la valeur et la perfection des créatures placées sous sa direction. Mais vous, vous dites : *Tant vaut le bœuf, le cheval, le mouton, l'instrument aratoire, tant vaut la terre*. C'est-à-dire que vous prétendez tirer uniquement de la matière agricole tout le bien-être possible, en ne tenant aucun compte des vertus ou des vices de l'agriculteur; et que vous promettez le succès au laboureur qui aura appliqué à ses champs vos engrais concentrés et vos charrues qui labourent, fument et ensemencent tout à la fois, sans lui apprendre que le gage le plus certain de succès et le moyen le plus sûr de réussite sont les qualités de l'homme et les bénédictions de Dieu.

C'est ainsi, qu'à votre insu, un matérialisme déguisé s'est glissé dans le fond même de votre système d'amélioration, et le frappe d'une impuissance radicale.

Au reste, ce que vous faites n'est que l'application à l'agriculture de la théorie appliquée à la société par les réformateurs modernes. Pour faire progresser un peuple, ils ne crient point sur les toits : "Que chaque citoyen devienne plus moral, plus juste, plus charitable; mais ils brisent et refondent les institutions, ils modifient sans cesse et à grands frais les instruments et le matériel de l'ordre social, sans que, par tout ce remue-ménage révolutionnaire et progressif, la société ait une vertu de plus, un vice ou une misère de moins.

L'Eglise, cette intelligente et infatigable réformatrice, va droit au but, elle répète en ce monde ce que le souverain Législateur a dit à l'homme et pour l'homme : *Soyez parfait*; laissez votre esprit s'ouvrir à toutes

les vérités, s'embellir de toutes les lumières, laissez votre cœur s'incliner sous le doux fardeau de toutes les vertus, et travaillez sans relâche à étendre la puissance de vos facultés; et de votre perfection personnelle sortira, comme un fleuve sort d'une source profonde et intarissable, le perfectionnement de vos lois, de vos sciences, de vos arts, de votre agriculture, de toutes les productions de votre intelligence, de toutes les œuvres de vos mains; car : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre*.

Nota.—Un campagnard fort ingénu mettait dernièrement son mot dans une conversation sur les comices et les concours agromomiques. "Si j'étais ministre, je sais bien ce que je ferais." — Et que feriez-vous, maître Jean-Louis? — Je libellerais avec de la bonne encre une ordonnance qui ne rirait pas et qui ne ferait pas rire; la voici : "A tous ceux qui veulent le bien-être des campagnes, salut. Nous, Ministre, commandons qu'à partir de la Saint-Jean prochaine, dans toutes les communes de la campagne où il y a six cabarets ouverts, trois soient fermés à l'ins-tant, et les trois autres gardés à vue par les gendarmes; et que dans les communes où il y en a douze, huit soient fermés."

Maître Jean-Louis, n'étant pas très au courant de son métier de ministre, plaça les considérants après son ordonnance.

"Ce faisant, ajoutait-il, nous faciliterons la besogne qu'ont entreprise les comices, sans pouvoir en venir à bout. Tout s'améliorera dans les campagnes à vue d'œil, les gens ne perdant plus au cabaret ni leur raison, ni leur santé, ni leur honnêteté, ni leur repos, ni leur argent, ni le goût du travail; à la maison, on vivra en plus belle humeur, et au marché, les affaires seront mieux faites; enfin le sou sera mis de côté pour fumer plus grasement le champ qu'on a, ou pour acheter, dans l'occasion, le lopin de terre qu'on désire avoir."

"Je suis sûr, continua Jean-Louis, qu'en voyant paraître mon ordonnance, tout le monde dira : Voilà un gaillard qui entend mieux les affaires de l'agriculture que tous les comices du monde.

"Et de fait, ces messieurs de comices enveloppent de la crème fouettée dans un chiffon de soie rose, et posent ce cata-plasme en grande cérémonie, juste à un demi-pied du cancer qui dévore l'agriculture. Moi, avec mon ordonnance contre les cabarets, je fais de suite l'opération, et je sauve mon malade."

L'Abbé METHIVIER.

Les meilleurs esprits éprouvent une véritable jouissance à s'occuper de la vie rurale; c'est par là que les sociétés ont commencé, c'est là qu'elles reviennent quand elles sont fatiguées. Cette pensée devrait détourner les jeunes gens des campagnes d'accourir dans les villes où le plus souvent ils ne trouvent que déception et souffrance.